

Éric GEORGIN

La communauté anglaise
de Compiègne et de
La Croix Saint-Ouen et le cheval,
de 1851 à 1914

« L'arrivée [à Compiègne] manque un peu de majesté ; la gare très animée ne répond pas à l'idée que l'on se fait volontiers d'une ville de plaisance où les souverains résidèrent longtemps. Sa façade regarde la banale et classique rangée de cafés et d'hôtels que l'on trouve presque partout. Cependant, le nombre et la tenue des équipages stationnés dans les cours, les voitures de place, révèlent la vie mondaine de ce chef-lieu d'arrondissement. Compiègne est en effet un lieu de séjour pour une colonie nombreuse où les Anglais dominent. On y réside davantage qu'à Fontainebleau si l'on y vient moins en excursion. Le parc et le château sont un attrait. »⁽¹⁾

(1) ARDOUIN-DUMAZET (Victor-Eugène), *Voyage en France*, 42^e série, *Région parisienne, I. Nord-Est. Le Valois*, deuxième édition, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1914-1918, p. 136.

Les premières lignes que consacre Victor-Eugène Ardouin-Dumazet (1852-1940) à Compiègne dans la 42^e série de son célèbre *Voyage en France*, insistent sur la présence d'une forte colonie anglaise au lendemain de la Première Guerre mondiale. Ce constat est-il objectif, ou est-ce une exagération de publiciste ? Et peut-on faire un lien entre cette colonie et « l'industrie du cheval », comme a pu l'établir Jean-Pierre Blay dans le cas de Chantilly⁽²⁾ ? Voyons ce que nous disent les sources sur la communauté anglaise⁽³⁾ de Compiègne et de La Croix Saint-Ouen⁽⁴⁾.

« Compiègne est [-t-il] un lieu de séjour pour une colonie nombreuse où les Anglais dominent » ?

Les Anglais en France au XIX^e siècle, bibliographie et sources

La présence britannique en France a été fort peu étudiée. Seuls les liens culturels entre la France et l'Angleterre⁽⁵⁾, et l'anglomanie⁽⁶⁾ ont fait l'objet de quelques développements. Pourtant, les échanges à travers le *channel* ont été intenses tout au long du XIX^e siècle, jusqu'en 1914. Après vingt années de guerres presque ininterrompues sous la Révolution et l'Empire, les Britanniques reprennent en effet le chemin du continent dans le sillage de Louis XVIII débarquant à Calais le 24 avril 1814⁽⁷⁾.

Pendant la Restauration, 15 à 20 000 Anglais, Écossais et Irlandais visitent Paris chaque année. Non contents de faire étape en France lors de leur *tour* en Europe, certains insulaires choisissent de s'y établir durablement. Dans les années 1830 en effet, on compte 12 500 Britanniques fixés en France, dont 4 500 à Paris⁽⁸⁾. En

(2) Pour une étude de la communauté anglaise de Chantilly, et de son rôle dans le développement social et l'urbanisme de cette ville, se reporter à BLAY (Jean-Pierre), *Les Princes et les jockeys, Vie sportive et sociabilité urbaine*, Atlantica, Biarritz, 2006. À consulter également : BLAY (Jean-Pierre), « Industrie hippique, immigration anglaise et structures sociales à Chantilly au XIX^e siècle », *Revue européenne des migrations internationales*, volume 8, N° 2, Université de Poitiers, 1992.

(3) Les dénombremens que nous avons consultés ne différencient pas Anglais, Écossais et Irlandais, sauf rares exceptions (un Irlandais dans le recensement de 1866 et un dans celui de 1911). Dans le corps de cet article, nous utiliserons donc le terme d'Anglais, conformément aux sources. Si nous utilisons parfois l'expression britannique, c'est pour éviter les répétitions.

(4) Aucune étude n'a été consacrée à ce jour à la communauté anglaise de Compiègne. On trouve quelques rares éléments dispersés dans le livre de Jean-Pierre Blay, tiré de sa thèse de doctorat sur *Chantilly, le développement urbain et le monde des courses, 1834-1914*, sous la direction d'Adeline Daumard, soutenue à l'Université de Paris I / Panthéon-Sorbonne en 1991. Voir en particulier le tome I, p. 207. Sur La Croix Saint-Ouen, se reporter à HERISSON (Emile), *Mon Village s'appelle La Croix Saint Ouen. Regard sur le passé, 1815-1950*, Réédition complétée, Arts, Lettres et Culture, Compiègne, 1999.

(5) Voir essentiellement : APRILE (Sylvie) et BENSIMON (Fabrice) [Sous la direction de], *La France et l'Angleterre au XIX^e siècle : échanges, représentations, comparaisons*, Grâne, Créaphis, 2006. Il s'agit des actes d'un colloque. Et GERBOD (Paul), *Voyages au pays des mangeurs de grenouilles. La France vue par les Britanniques du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, Albin Michel, 1991. Cette dernière étude est essentiellement basée sur les mémoires de voyageurs britanniques.

(6) BLAY (Jean-Pierre), « L'Anglomanie dans les milieux hippiques en France au XIX^e siècle », *Franco-British Studies, Journal of the British Institute in Paris*, N° 19, spring 1995.

(7) GEORGIN (Eric), « Le dilemme de Louis XVIII lors de son séjour à Compiègne en 1814 : Restaurer ou instaurer la monarchie en France ? », Compiègne, *Cahiers compiégnois*, N° 1, juin 2007.

(8) GERBOD (Paul), « La langue anglaise en France au XIX^e siècle », *Revue historique*, N° 557, janvier-mars 1986, Paris, PUF, p. 113.

1851, ils sont 20 357, dont 5 000 dans le département de la Seine. En 1901, 36 948. À cette date, la communauté anglaise est pourtant bien peu nombreuse par rapport aux contingents belges (323 390) et italiens (330 465). D'après les statistiques citées par Gérard Noiriel dans *Le Creuset français*⁽⁹⁾, seuls les Luxembourgeois (21 999) et les Autrichiens (9 790) sont alors moins nombreux. De fait, alors que le nombre d'étrangers a presque triplé entre 1851 et 1901, le nombre d'Anglais n'a pas même doublé. En pourcentage, ils ne représentent que 3,5 % des étrangers qui résident alors en France. Il s'agit en effet d'une « immigration choisie », et non pas d'une immigration de masse comme celle qu'a pu générer la Révolution industrielle⁽¹⁰⁾. En 1901, les ouvriers ne représentent en effet que 18 % des Anglais contre 60 % des Italiens, par exemple. Un Anglais actif sur deux est en revanche « employé », contre 1 sur 8 pour les Italiens.

À l'échelle locale, les dénombrements de Compiègne et La Croix Saint-Ouen vont nous permettre de mesurer la présence anglaise dans ces deux communes de 1851 à 1914⁽¹¹⁾, et d'en préciser la chronologie et le rythme. C'est en 1851 qu'apparaît en effet dans les registres du recensement une colonne « *Nationalité* » qui distingue les qualités de « *Français d'origine* », « *Naturalisés français* », et « *Étrangers. (Indiquer leur pays d'origine)* ». Malheureusement, ces précisions ne sont pas systématiquement portées dans les registres suivants, indice d'une présence étrangère marginale, comme nous le verrons. À Compiègne, par exemple, ni en 1856, ni en 1861 le rédacteur ne juge bon de donner ces indications. Il faut donc attendre 1866 pour pouvoir faire une étude fiable des étrangers. À partir de cette date en effet, leur nationalité est indiquée dans la rubrique « *Observations* », où l'on trouve surtout des considérations sur l'état physique de l'« *individu* ». Ces précisions ne sont pas données par l'agent recenseur de La Croix Saint-Ouen,

(9) Voir les annexes statistiques non paginées dans NOIRIEL (Gérard), *Le Creuset français. Histoire de l'immigration, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2006.

(10) Pour une vue d'ensemble sur l'immigration en Picardie et dans l'Oise, se reporter à *Immigrations en Picardie. XIX^e-XX^e siècles*, MAILLARD (Alain) [sous la direction de], actes d'un colloque organisé par le *Laboratoire Habiter-processus identitaires-processus sociaux* de l'université de Picardie Jules-Verne, Paris, L'Harmattan, 2009. On peut regretter que cet ouvrage ne contienne pas de bibliographie générale sur le sujet, en dehors des notes des différentes communications publiées. Contrairement à ce qui est annoncé dans l'avant-propos, p. 8, « la bibliographie établie par l'équipe (jusqu'en 2007) [n'est pas consultable] dans le rapport final sur le site internet de l'ACSE² ». Pour une bibliographie sommaire sur le sujet, se reporter à *Picardie, terre de passage, terre d'accueil*, BESSE (Jean-Pierre) et DUPONT (Jean-Bernard) [sous la direction de], Amiens, Scérem, CRDP de l'Académie d'Amiens, 2009, pages 59 et 60. Les seules contributions thématiques du colloque concernent « Les Belges et les Polonais dans l'Oise », par Jean-Pierre Besse, et « Les Ukrainiens en Picardie (début des années 1920-fin des années 1950) », par Jean-Bernard Dupont-Melnyczenko. Il n'y a aucun développement sur l'immigration anglaise au XIX^e siècle, même si l'annexe 2 de la p. 81 comporte d'utiles statistiques. Cette somme prend pourtant en compte l'emploi agricole et industriel. Pour une étude sur « la migration des patrons et ouvriers britanniques venus travailler en France dans la première moitié du XIX^e siècle » se reporter à DERAINE (Pierre-Jean), « Les perceptions sociales des travailleurs migrants britanniques en France dans la première moitié du XIX^e siècle », dans *La France et l'Angleterre au XIX^e siècle, op. cit.*, p. 351 à 366.

(11) Les recensements peuvent être désormais consultés en ligne sur le site des Archives départementales de l'Oise (ADO 6 Mp 358 (1851) 2 __ Mi __ A68_338). Ils sont également consultables dans leur version papier dans la sous-série 1 F des Archives municipales de Compiègne. On notera la pauvreté des données relatives aux Britanniques dans *Les étrangers en France. Guide des sources d'archives publiques et privées XIX^e - XX^e siècles*, tome IV, Paris, Génériques - Direction des Archives de France, 2005.

qui relève en revanche avec complaisance le nombre particulièrement élevé de «*gouâtreux*» dans la population locale. Il faut alors se résoudre à une analyse onomastique moins fiable, qui ne permet pas de faire une étude systématique de tous les étrangers⁽¹²⁾. Ce n'est qu'à partir de 1886 que, dans cette commune, la nationalité des résidants est systématiquement précisée.

La présence anglaise à Compiègne

On peut relever une présence anglaise à Compiègne dès 1851. À cette date en effet 9 Anglais résident dans la commune. Ce chiffre est le plus faible que nous ayons relevé jusqu'à la Première Guerre mondiale, puisque, même en 1921, il y a encore 13 Anglais. C'est en 1911 que cette colonie atteint son maximum avec 91 individus. Entre les deux dates, les effectifs varient considérablement d'un recensement à l'autre⁽¹³⁾. Ces contingents représentent en tout cas, sur toute la période, une infime proportion de la population. Les Anglais ne constituent en effet que 0,1 % de la population compiégnaise en 1851, et au maximum 0,5 % en 1911⁽¹⁴⁾. Il faut dire que la présence étrangère y est globalement peu nombreuse sur toute notre période, et toujours inférieure aux moyennes nationales⁽¹⁵⁾. Elle ne représente que 0,75 % de la population en 1851 (contre 1 % à l'échelle nationale), et plafonne à 2 % en 1881 (contre 2,7 % pour l'ensemble de la France). En 1851, il y a 68 étrangers sur 8 986 Compiégnois, et en 1881, 224 pour 11 146⁽¹⁶⁾. Parmi eux, les Anglais ne forment le contingent le plus nombreux qu'en 1911, comme nous l'avons déjà noté, avec 91 individus contre 88 Belges. Cette situation est alors comparable à celle que l'on peut observer à l'échelle de toute la Picardie, même si l'écart entre les effectifs des deux communautés y est plus saisissant, avec 15 559 Belges pour 2 164 Anglais⁽¹⁷⁾. Dans tous les autres dénombrements, ils occupent la deuxième place⁽¹⁸⁾, parfois

(12) La rubrique «Nationalité» réapparaît dans le recensement de 1876, pour disparaître dans celui de 1881 (où, à Compiègne, la nationalité est néanmoins à nouveau portée dans la colonne «Observations»). À partir de 1886, la nationalité est toujours précisée. Pour ce qui est du critère onomastique, il est relativement fiable en ce qui regarde les Britanniques, mais il perd toute validité pour les Belges, par exemple, qui représentent les contingents d'étrangers les plus nombreux de 1851 à 1911.

(13) 1851: 9. 1866: 43. 1872: 18. 1881: 30. 1891: 47. 1896: 69. 1901: 80. 1911: 91. 1921: 13.

(14) 1851: 0,1 %. 1866: 0,4 %. 1881: 0,25 %. 1891: 0,3 %. 1896: 0,45 %. 1901: 0,48 %. 1911: 0,53 %. 1921: 0,08 %.

(15) Pour les moyennes nationales que nous citons, se reporter à BLANC-CHALEARD (Marie-Claude), *Histoire de l'immigration*, Paris, La Découverte, 2001, p. 9.

(16) 1851: 0,75 %, soit 68 étrangers pour 8 986 habitants. 1866: 1,1 %, soit 126 pour 10 715. 1881: 2 %, soit 224 pour 11 146. 1911: 1,8 %, soit 316 pour 17 046.

(17) Pour des données statistiques générales sur la population étrangère en Picardie de 1851 à 1999, se reporter à l'annexe 3, p. 81, dans le collectif *Immigrations en Picardie. XIX^e-XX^e siècles*, op. cit. Voici la distribution de la population étrangère à Compiègne en 1901: 91 Anglais, 88 Belges, 34 Allemands, 31 Suisses, 20 Espagnols, 19 Italiens, 8 Luxembourgeois, 5 Autrichiens, 5 Tunisiens; 5 Suédois, 2 Canadiens, 2 Hollandais, 1 Irlandais, 1 Norvégien, 1 Russe, 1 Américaine, 1 Mexicaine, et 1 Brésillienne.

(18) En 1851, par exemple, les Belges sont 24, les Anglais 9, à égalité avec les Allemands, situation qui se rapproche de celle que l'on peut observer à l'échelle de toute la Picardie. Viennent ensuite les Italiens, 8. Les Hongrois, 7 (qui sont comptés dans la «population flottante»: ce sont des artistes de cirque, écuyers). Les Polonais, 6. Les Suisses, 4. On compte également 1 Grec.

très largement distancés par les Belges⁽¹⁹⁾. C'est ainsi que les Britanniques représentent de 13 (1851) à 34 % (1866) de la population étrangère dans notre période⁽²⁰⁾. On peut donc noter que la part des Anglais dans la population totale de Compiègne n'a jamais été très significative, contrairement à Chantilly où ils constituent déjà 88 % de la population étrangère en 1841, cette proportion ne faisant que s'accroître par la suite⁽²¹⁾.

La présence anglaise à La Croix Saint-Ouen

Il n'en est pas de même à La Croix Saint-Ouen. En 1851, il n'y a aucun Anglais dans cette commune. Les étrangers ne représentent alors que 7 individus sur 1216 habitants, 5 Belges et 2 Autrichiens, soit une proportion infime (0,5 %), proche de celle de Compiègne (0,75 %), et inférieure à la moyenne nationale (1 %). Il faut attendre le recensement de 1856 pour qu'un contingent de 8 Anglais apparaisse, soit 0,7 % de la population, ce qui reste très limité. On compte ensuite 7 Anglais en 1861 (0,6 % de la population), puis les effectifs s'accroissent : 26 en 1866 (1,9 %), 76 en 1872 (5,6 %), 93 en 1881 (6,3 %), 140 en 1891 (9,1 %), avant d'amorcer un déclin en 1911 (78, soit 4,5 % de la population)⁽²²⁾. Les Anglais représentent en effet 94 % des étrangers en 1872 (76 pour 5 Suisses), et même 95 % en 1891 (78 pour 7 Belges et 3 Suisses), pourcentages qui se rapprochent de ceux de Chantilly⁽²³⁾.

L'apport démographique des Anglais n'est donc pas négligeable à La Croix, contrairement à Compiègne, où les Anglais n'excèdent jamais 2 % de la population. En outre, ils dominent largement les autres communautés étrangères. En 1872, on compte en effet 76 Anglais pour 5 Suisses (soit 94 %). En 1891, 140 (95 %) pour 4 Belges, 2 Autrichiens, et 1 Italien. En 1911, 78 (90 %) pour 7 Belges et 3 Suisses. Comme on le voit, les étrangers à La Croix sont essentiellement anglais, alors qu'à Compiègne ils ne constituent qu'une communauté parmi d'autres, et sont moins nombreux que les Belges sur l'ensemble de la période, comme dans l'ensemble de la Picardie. En cela, le cas compiégnois se rapproche des statistiques générales que nous avons données à l'échelle de la France, alors que le cas de La Croix se rapproche davantage de l'exemple chantilien. Mais derrière ces données brutes assez rébarbatives,

(19) En 1881, les Belges sont 126 contre 30 Anglais. Soit 56,5 % de Belges parmi les étrangers résidant à Compiègne contre 13,5 % d'Anglais. On compte par ailleurs 28 Italiens, 17 Suisses, 16 Allemands, 4 Luxembourgeois, 1 Autrichien, 1 Espagnol, et 1 Américain.

(20) Part des Anglais dans la population étrangère à Compiègne, de 1851 à 1911 : 1851 : 13 %. 1866 : 34 %. 1881 : 13,5 %. 1911 : 29 %.

(21) Pour Chantilly, se reporter à BLAY (Jean-Pierre), *op. cit.*, volume I, p. 207 : « Les Anglais constituent la première communauté [étrangère] (81,3 % en 1911), loin devant les groupes (sic) de Belges et d'Allemands (8,2 % et 2,3 % en 1911) dont les effectifs varient chaque année. En 1841, la proportion d'Anglais, avec 88,1 (sic) % de la population étrangère, marque de façon irréversible leur prédominance sur les autres communautés allogènes (sic). Au recensement de 1846, ils atteignent 92,8 (sic) % et se maintiennent (sic) au-delà des 80 % de 1876 à 1911 ».

(22) En 1921, on compte 43 étrangers (et non pas 45 comme l'affirme le récapitulatif du recensement) : 23 Belges, 14 Anglais, et 6 Italiens (et non pas 8). Soit 0,8 %.

(23) Voir la note 21. Dès 1841, et jusqu'en 1911, les Anglais représentent plus de 80 % de la population étrangère à Chantilly.

quelle réalité humaine se laisse-t-elle observer ? Qui sont ces Anglais⁽²⁴⁾, et que viennent-ils faire dans l'arrondissement de Compiègne ?

Les Anglais et le monde du cheval.

Les Anglais de La Croix Saint-Ouen et le cheval

Entre 1866 et 1872, la commune de La Croix Saint-Ouen passe de 1309 habitants à 1375, soit un gain de 5 %. À l'issue de la « *récapitulation du recensement nominatif* » de 1872, le maire de La Croix Saint-Ouen note que « *la population a augmenté de 66 habitants depuis le dénombrement de 1866 [...]. [Les] naissances ont donné, sur les décès, un boni de 10, et les familles ou individus qui sont venus se fixer dans la commune sur ceux qui l'ont quittée, aussi un boni de 56, qui est dû en majeure partie à un second établissement de courses pour les chevaux qui a été formé dans le pays, et à l'extension qu'a pris le premier* »⁽²⁵⁾. De fait, l'accroissement de la population de La Croix est dû à un courant d'immigration d'Anglais qui, pour la plupart, exercent des professions dans l'« *industrie du cheval* »⁽²⁶⁾. C'est ainsi qu'en 1856, sur les 8 Anglais recensés, on compte 1 entraîneur (Thomas Carter), 1 jockey (James Watkins), et 3 palefreniers (John Bailly, Samuel Bailly, et Samuel Banburg), plus la femme et les deux filles de l'un des palefreniers.

Cette prédominance des professions du cheval dans la population active étrangère se confirme ensuite de recensement en recensement. En 1872, 94 % des étrangers sont anglais, et les professions liées au monde des courses représentent 90 % des emplois qu'ils exercent, soit 45 sur 50. Les 5 autres étrangers sont tous suisses, 1 aubergiste et son épouse (suisse par mariage), leur fils, et 2 domestiques⁽²⁷⁾. En 1891, 73 des 78 étrangers qui travaillent, soit 93 % évoluent dans le milieu des courses. Ce sont tous des Anglais. Les 7 % restants correspondent à 1 Anglaise blanchisseuse, 1 Anglais aubergiste, 1 mécanicien belge, 1 « *gargottier* » autrichien, et 1 « *pensionné de l'État* » italien. En 1911, 34 des 41 étrangers exerçant une profession s'occupent de chevaux de courses, tous anglais. Les 7 autres professions exercées sont, pour les 3 Anglais restants, cuisinière, marchande de marrons et peintre, pour les 2 Suisses, blanchisseuse et chauffeur, et pour les 2 Belges, maçon et fraiseur.

(24) Nos sources ne nous permettent malheureusement pas de préciser l'origine de ces Anglais, sauf exception, et généralement pour les personnages les plus notables de la colonie.

(25) ADO 6 Mp 358 (1872) 2 _ Mi_ A68_338. Jusqu'à cette date, le solde migratoire de La Croix était rythmé par les aléas du commerce du bois. La Croix était en effet spécialisée dans l'exploitation du bois en grumes, du bois de charpente, du bois de chauffage, ainsi que dans « *la fabrication de boîtes et coffres en bois de frêne constituant l'art de la layetterie* », selon GRAVES, *Précis statistique sur le canton de Compiègne*, s.l.n.d.

(26) Expression utilisée par Jean-Pierre Blay dans *Les Princes et les Jockeys*, op. cit. Il ne nous est pas possible de préciser la nature exacte des tâches effectuées par cette main d'œuvre anglaise, en raison de l'imprécision du vocabulaire employé par l'agent recenseur qui n'est pas au fait du vocabulaire des métiers du monde des courses.

(27) Les deux seuls Anglais qui ne semblent pas exercer de profession liée aux courses sont Philippe Lemaire, marié, 69 ans, rentier, « *Anglais né dans la commune* », et Alexandre Lemaire, marié, 44 ans, pilote (?), « *idem* ». On voit par ces deux exemples que le critère onomastique pour identifier les Anglais n'est pas toujours valable.

Là encore, une comparaison avec Chantilly s'impose⁽²⁸⁾. Après la Première Guerre mondiale, c'en sera fini des courses, et la présence anglaise résiduelle se fondra dans la population locale, le flux d'immigrants étant tari⁽²⁹⁾. Le premier entraîneur qui apparaisse dans les recensements de La Croix est Thomas Carter, en 1856 et 1861⁽³⁰⁾. Il n'est plus question de lui par la suite, nous verrons pourquoi, mais deux autres Anglais lui succèdent, Frédérick Francis (1866, 1872, 1881), et Henri Jennings (1866, 1872, 1881)⁽³¹⁾ que nous retrouverons. Viennent par la suite William

(28) Sur ce point, se reporter à BLAY (Jean-Pierre), *op. cit.*, tome I. L'auteur note, p. 202, que « la présence anglaise s'identifie avec l'industrie du cheval. En 1851, 47,7 % des Anglais travaillent dans ce milieu et occupaient (sic) 77,7 % des emplois. En 1911, ces chiffres chutent puisque 32,5 % d'entre eux travaillant dans le monde les écuries accaparent seulement 45,9 % des emplois. L'importance des Anglais diminue légèrement dans le monde des courses sous l'effet de l'engagement de personnel français et de 15 Américains. »

(29) Pour une approche commode de la législation française concernant la nationalité et les naturalisations, se reporter à PONTY (Janine), *L'immigration par les textes. France, 1789-2002*, Paris, Belin, 2003. L'article 8 de la loi du 26 juin 1889 sur la nationalité dispose en effet : « Sont Français : [...] 4° Tout individu né en France d'un étranger et qui, à l'époque de sa majorité, est domicilié en France, à moins que, dans l'année qui suit sa majorité, telle qu'elle est réglée par la loi française, il n'ait décliné la qualité de Français et prouvé qu'il a conservé la nationalité de ses parents [etc.] » cité p. 72. Dès la deuxième génération la majorité des Anglais installés en France est donc assimilée à la population française, ce que confirme le nombre des mariages mixtes, y compris parmi ceux célébrés à l'église anglicane de Compiègne.

(30) Pour un tableau de l'« évolution des établissements d'entraînement » à La Croix, se reporter à HERISSON (Emile), *op. cit.* pages 73 et suivantes. On y trouve une estimation du nombre d'écuries, de chevaux, et du personnel qui leur est affecté, ainsi que le nom des entraîneurs et propriétaires français et anglais. Plusieurs entraîneurs portent ce nom de Thomas Carter. Les Carter sont étroitement associés aux origines des courses en France. Le fondateur de la dynastie est le premier Thomas Carter de la lignée. Originaire du village de Dadlington dans le Leicestershire, il a fait son apprentissage avec Robert Bobson (sept victoires dans le Derby) avant de gagner la France à la demande de Lord Seymour en 1831. Le Thomas Carter qui nous occupe est le neveu du fondateur de la dynastie, c'est-à-dire le fils de son frère aîné Jonathan qui « vient à Royallieu entraîner pour le comte de Lagrange, le duc de Castries, puis pour Edouard Fould », d'après BOUCHET (Michel), *Les Anglais à Chantilly*, Chantilly, Association de sauvegarde de Chantilly et de son environnement, 2004, p. 5. On notera donc qu'avant d'entraîner des chevaux à Royallieu, Thomas Carter a exercé ses talents à La Croix, comme l'attestent les recensements de 1856 et 1861. Pour une étude systématique de l'histoire des courses en France, et la biographie des propriétaires, entraîneurs et jockeys les plus célèbres, se reporter à THIBAUT (Guy), *Un autre regard sur les courses. Histoire des courses et de l'élevage en France de Louis XIV à nos jours (Plat, obstacle, trot)*, Menton, éditions du Castelet, 2007. BLAY (Jean-Pierre), dans *Le cheval à Compiègne. Transports, armée et loisirs à Compiègne du Second Empire à la guerre de 14*, Biarritz, Atlantica, 2010, p. 15, note que les entraîneurs de La Croix Saint-Ouen : « s'installent dans ce bourg rural sous l'impulsion d'Edgar de la Charme », mais ne donne aucune source à l'appui de ce qu'il avance.

(31) Sur Henry Jennings, voir THIBAUT (Guy), *op. cit.*, p. 88 et 89 en particulier. « Fils du tenancier d'un relais de poste entre Cambridge et Newmarket, les deux frères Jennings arrivent en France en 1836, Henry âgé de dix-huit ans, Thomas de treize. Après cinq années d'apprentissage chez Thomas Carter à La Fourrière, Henry se voit confier en 1841 les rênes de l'écurie naissante du prince Marc de Beauvau à La Morlaye. [...] À La Morlaye, Henry conduit de main de maître l'écurie du prince de Beauvau qui, ne connaissant rien aux chevaux, fait courir par convenance. » Lorsque le baron Léon Rivière achète « l'écurie de La Morlaye » en 1857, Henry Jennings continue ses fonctions. Lorsque le baron Rivière et le comte Frédéric de Lagrange décident de s'associer pour fonder « la Grande Ecurie », les deux frères Jennings, Thomas et Henry, se partagent les deux sites de La Morlaye et Newmarket. C'est après la rupture entre les deux associés que Henry Jennings quitte La Morlaye « appelé par le duc de Morny à entraîner ses chevaux logés dans les écuries louées à Hippolyte Mosselman à La Croix-Saint-Ouen dans la forêt de Compiègne. Au décès de Morny survenu au printemps 1865, Henry Jennings décide de devenir entraîneur public. C'est quasiment une nouveauté : ne plus être au service d'un seul maître, mais devenir le maître d'une écurie rassemblant différents propriétaires dont les chevaux sont rivaux sur la piste. Cela nécessite une marque de confiance. Malgré son caractère bourru, Jennings la reçoit de ses propriétaires devenus clients. Ils sont nombreux à vouloir bénéficier de sa science, et Jennings qui aura bientôt à diriger la carrière de quelque quatre-vingt chevaux (dont certains à lui-même) fait construire une écurie moderne à La Croix-Saint-Ouen, au lieu dit « le bac ». Hormis un bref séjour à Newmarket avec quelques pensionnaires au moment de l'invasion prussienne en août 1870, c'est dans ce village de la forêt de Compiègne qu'il entraîne jusqu'en 1888, participant activement à l'entretien des pistes. Léon André, le prince Auguste d'Arenberg, Paul Aumont, Léonce Delâtre, le comte Gustave de Juigné, Edgar de La Charme sont les principaux propriétaires de Jennings. » Peu après la mort de sa femme Anne, soeur de Thomas Carter, en juin 1887, à l'âge de 74 ans, il épouse Mathilde Watkins, née à La Croix Saint-Ouen. Il lui donnera trois enfants, avant de mourir en Angleterre le 18 septembre 1893. A noter la mention qui est faite de Henri Jennings dans l'*Annuaire du Progrès de l'Oise pour l'arrondissement de Compiègne*, Compiègne, 1869, p. 333 : « Lacroix Saint-Ouen : Jennings Henri, entrepreneur de courses pour les chevaux. »

Heslop (1881), Georges Rothera (1881, 1891), Edouard-Henry Flatman (1881, 1891), William Clout (1891), Samuel Hart (1901, 1906, 1911), William Flatman (1906), et Arthur Watkins (1911). Le personnel anglais des écuries de course peut aussi être au service de propriétaires français comme Jean Prat, Auguste Lupin, Edmond Blanc, Étienne Balsan ou Alphonse Baresse⁽³²⁾.

Les Anglais de Compiègne et le cheval

Le rôle de l'« *industrie des courses* » à La Croix Saint-Ouen a donc été de première importance en matière démographique et économique. À Compiègne, la présence anglaise a toujours été marginale, et le monde des courses d'un faible impact sur l'activité économique de la ville. Dès le dénombrement de 1851, on trouve pourtant 9 Anglais, dont 5 comptabilisés dans la « population flottante ». Quant aux 4 autres, il s'agit de 2 rentières et de 2 femmes sans profession qui résident ensemble. Le dénombrement de 1866 nous permet de dresser un premier bilan des emplois exercés par les étrangers résidants à Compiègne. Sur une population active de 94 personnes, ce sont les ouvriers, les artisans et les employés qui dominent (32, soit 35 %), puis les domestiques (28, soit 30 %), et les professions du cheval de course (16, soit 30 %). Le reliquat se partage entre les rentiers et propriétaires (7, soit 8 %), les commerçants, hôteliers et restaurateurs (5), les entrepreneurs (2) et les enseignants (2).

Si les emplois liés au sport hippique n'occupent que la troisième position dans le classement général de l'emploi des étrangers, il occupe le premier rang pour les Anglais (53 %), suivi des domestiques (30 %), des rentiers et propriétaires (10 %) et des enseignants (7 %)⁽³³⁾. Cette expansion des emplois liés au monde des courses s'explique par l'installation de deux entraîneurs à Compiègne, Thomas Carter, qui a quitté La Croix pour Royallieu, et J. Luff, qui est alors compté dans la « population flottante ». Cette année-là, deux autres Carter séjournent à Royallieu, tous les deux prénommés Richard⁽³⁴⁾. Il s'agit du père et du fils, frère et neveu du fondateur de la dynastie Carter, Thomas.

En 1881, les professions du cheval de course n'occupent plus que l'avant-dernière place dans l'emploi des étrangers, avec 4 actifs seulement, soit 3 % des emplois. Artisans, ouvriers et employés dominent nettement (76 sur 143, soit 53 %), devant

(32) Pour un récapitulatif commode des noms des entraîneurs et propriétaires de chevaux de course à La Croix Saint-Ouen se reporter à HERISSON (Émile), *op. cit.*, p. 76.

(33) Pour des données générales sur les activités professionnelles exercées par les Anglais résidants en France, se reporter à GERBOD (Paul), *op. cit.* p. 113 (pour la période 1830-1870).

(34) Il existe plusieurs Richard Carter, comme il existe plusieurs Thomas. Ils ont laissé un souvenir plus discret que ces derniers. Le premier Richard Carter est un frère de l'illustre Thomas (cf. note 27). « Richard est un autre frère, plus âgé que l'ancêtre Thomas. Il entraîne d'abord en Belgique, puis en France. » D'après BOUCHET (Michel), *Les Anglais à Chantilly*, *op. cit.* p. 5 Lors du dénombrement de 1866, il habite au 3, rue Mercières à Royallieu, avec son épouse Sarah, âgée de 69 ans. Lui-même a 65 ans, et il est qualifié de rentier. Il est le père d'un autre Richard Carter, domicilié au 4 de la même rue, âgé de « 26 ans 3 mois », marié à une Rose Carter de « 22 ans 6 mois », et père d'une petite fille d'un mois, Ellen. Sur ce dernier, voir la note suivante. Le père et le fils voisinent avec Thomas Carter, neveu du fondateur de la dynastie (cf. note 27), qui s'est installé au 2, rue Mercières.

les domestiques (32, soit 22 %), les commerçants, hôteliers et restaurateurs (7,5 %), les enseignants et ecclésiastiques (6,5 %), les rentiers et propriétaires (6 %) et les entrepreneurs (2 %). De fait, on ne trouve plus trace des 2 entraîneurs qui figuraient dans le dénombrement de 1866. Seuls 2 palefreniers, 1 maréchal ferrant et 1 jockey habitent encore au 2, rue Mercières, à Royallieu. Sans doute faut-il y voir une des conséquences de la guerre de 1870, et du repli consécutif de certains entraîneurs, de leurs employés, et d'une partie de leurs chevaux en Angleterre, phénomène que l'on constate aussi à Chantilly.

En 1891 pourtant, on compte de nouveau 18 Anglais dans l'industrie des courses, 32 en 1896, 29 en 1901, mais seulement 6 en 1911, année où la colonie anglaise de Compiègne atteint pourtant son maximum. Ce renouveau relatif s'explique notamment par l'installation des entraîneurs Richard⁽³⁵⁾ et Charles Carter⁽³⁶⁾ boulevard Gambetta⁽³⁷⁾, ainsi que Henry Benjamin Wheeler⁽³⁸⁾, au 49, rue Saint-Lazare. L'*Annuaire Paul Douai du département de l'Oise* de 1908 cite en outre, parmi les « entraîneurs de chevaux » de sa « liste professionnelle de la ville de Compiègne », aux côtés de « R. Carter, bld Gambetta, 74 et 76 », et « Martinie Alb., Au Château de Royallieu », un certain « Steed-Walter, r. de la Justice 53 » que les recensements passent sous silence⁽³⁹⁾. C'est donc en 1896 que l'on compte la proportion la plus importante d'Anglais dans le milieu hippique (71 %), puis c'est le déclin, 53 % en 1901, et 13 % en 1911, date où la colonie anglaise de la ville atteint ses effectifs les plus importants. Le relais est alors pris par une autre activité qui devient dominante à la veille de la Première Guerre mondiale. Alors que domestiques (femme de chambre, cuisinière, gouvernante, cocher) et enseignants (institutrice, professeur d'anglais) constituaient généralement la deuxième catégorie socio-professionnelle chez les Anglais de Compiègne, une autre activité s'affirme et prend le relais, la chapellerie. En 1896 en effet, James Henry Moores s'installe à Compiègne comme fabricant de chapeaux. Il n'emploie alors qu'un seul de ses compatriotes. En 1901, ils sont 6, et

(35) Ce Richard Carter est le deuxième fils de Richard Carter. Il est né à Glatigny, près de Versailles, en 1839. Il meurt à Compiègne. Voir le *Progrès de l'Oise* du 2 février 1923. On le surnomme « Richard Carter senior » pour le distinguer de son neveu « Richard Carter junior », deuxième fils de Thomas-Richard Carter, qui fera carrière à Chantilly. Richard Carter *S'* « entraîne à Royallieu près de Compiègne pour Maurice Ephrussi, M. Hawes et Henry Say, — le sucre Say, puis Beghin-Say — que l'on surnomme « le petit sucrier », à cause de sa petite taille. Il reviendra ensuite à Chantilly avec les chevaux de Maurice Ephrussi. Il aura deux fils, Charles, qui aura la charge des chevaux du comte de Brissac, de Michel Ephrussi, de M. Lienard et de Maurice de Gheest; et Roland, qui entrainera pour M. Gagé. » D'après BOUCHET (Michel), *Les Anglais à Chantilly*, op. cit. p. 5.

(36) Ce dernier est de nationalité française, contrairement à son père et à sa mère. Pour quelques détails, et en particulier la raison de son départ de Compiègne, voir la note précédente.

(37) Richard et Charles apparaissent dans les recensements de 1891 et 1896. Dans les suivants, seul le père, Richard Carter, apparaît dans les recensements de 1901 et 1911 (où il est qualifié de rentier). Dans le recensement de 1921, il est compté comme Français, et aucune profession n'est mentionnée.

(38) Il n'apparaît que dans le recensement de 1896. Sur lui, deux mentions dans Guy Thibault, op. cit., p. 114 et 144. Il entraîne les chevaux d'Edmond Blanc, qui est l'un des trois grands noms auxquels « schématiquement, l'élevage français est redevable du prestige qui est le sien à la veille de la Première Guerre mondiale ». Edmond Blanc se lance avec passion dans le milieu des courses grâce au patrimoine laissé par son père à sa mort en juillet 1877. Il achète un château délabré à La Chapelle-en-Serval, dont il transforme les communs en boxes. Son nom apparaît dans les propriétaires qui ont des chevaux à La Croix.

(39) *Annuaire Paul Douai du département de l'Oise*, Paris, 1908.

en 1911, 21, soit 46 % des emplois de la communauté anglaise de Compiègne, alors que 13 % seulement de la population active travaille désormais dans le milieu des courses. En 1921, il n'y a plus trace d'une présence anglaise liée à l'« *industrie des courses* » dans le recensement. À cette date en effet, même les chapeliers de l'entreprise Moores sont pour la plupart retournés en Angleterre. La présence anglaise, très liée, comme nous le verrons, aux fastes que la ville a connus sous le Second Empire, n'est plus qu'un souvenir à l'heure où meurt l'impératrice Eugénie. La Première Guerre mondiale a préludé en effet au déclin d'une ville résidentielle fréquentée par une *gentry* à la française, à laquelle la Deuxième Guerre mondiale donna l'estocade⁽⁴⁰⁾.

Les raisons de la présence, à Compiègne et La Croix Saint-Ouen, d'une communauté anglaise liée au milieu hippique

L'installation d'entraîneurs anglais aux environs de Compiègne

Comment expliquer l'implantation d'Anglais à La Croix Saint-Ouen ? L'état de notre documentation ne nous permet pas d'en préciser les raisons avec certitude. Les causes en sont diverses, et les hypothèses nombreuses. On peut d'abord noter le développement excessif de l'industrie des courses à Chantilly, et la pression foncière qui en est résultée avant le développement du nouveau quartier du bois Saint-Denis⁽⁴¹⁾. La Croix Saint-Ouen et Compiègne auraient ainsi reçu le trop-plein des écuries cantiliennes. On peut aussi noter, après Jean-Pierre Blay, le rôle d'un notable compiégnais, Edgar de La Charme, qui réunit autour de lui un groupe de *sportsmen* passionnés d'équitation⁽⁴²⁾.

Mais pour mieux comprendre les raisons de l'implantation de la communauté anglaise à Compiègne et dans les environs, nous allons suivre de manière aussi précise que possible le cas de l'entraîneur Henry Jennings, qui est l'un des grands noms du monde des courses en France et en Angleterre au XIX^e siècle⁽⁴³⁾. Les deux

(40) Pour une étude du Compiègne des notables sous la Troisième République : CALLAIS (François), « Esquisse d'une sociologie compiégnaise. Une ville royale et impériale sous la Troisième République », *Bulletin de la Société historique de Compiègne*, tome vingt-neuvième, Compiègne, 1985, pages 217 à 234. Parlant de la prospérité de cette ville résidentielle au tournant des XIX^e et XX^e siècles, l'auteur note, p. 218, qu'« il semble bien que la période fastueuse de Napoléon III ait donné [à Compiègne] une impulsion qui se fit sentir sous la Troisième République. [...] Une centaine de familles forme l'aristocratie compiégnaise. [...] Malgré le départ de la Cour, Compiègne demeure un lieu de résidence cynégétique retenant dans une belle maison bourgeoise ou dans un grand domaine des familles parfois suffisamment aisées pour entretenir en même temps un château ancestral, situé souvent dans un village voisin, un domicile parisien dans les beaux quartiers ou encore une villa sur la côte d'azur. »

(41) BLAY (Jean-Pierre), *op. cit.* p. 207. « L'hémorragie de main d'œuvre est de courte durée, en raison de l'ouverture des établissements de courses dans le quartier du bois Saint-Denis qui amène le nombre de travailleurs anglais à son plus haut niveau en 1906. » On peut aussi évoquer la question de l'octroi qui alourdit les charges des entraîneurs de Chantilly.

(42) BLAY (Jean-Pierre), *op. cit.* p. 207. « Le succès des établissements cantiliens éveille des vocations chez les notables compiégnais (réunis depuis 1873 autour d'Edgar de la Charme) qui débauchent des entraîneurs de grande valeur. » Se reporter également à la note 31.

(43) Sur les frères Jennings, consulter leur biographie dans THIBAUT (Guy), *op. cit.*, p. 88.

frères Jennings sont originaires des environs de Newmarket, en Angleterre. Ils arrivent en France en 1836. Henry, l'aîné, a dix-huit ans; Thomas, le cadet, treize. Ils font leur apprentissage chez Thomas Carter, que Lord Seymour, dit *Milord l'Arsoille*, a fait venir en France pour entraîner ses chevaux en 1831. Le prince de Beauvau lui confie en 1841 les chevaux de son écurie, puis il entre au service du baron Rivière lorsque ce dernier rachète « l'écurie de La Morlaye » en 1857. Les deux frères Jennings, brouillés pendant quelques années, collaborent de nouveau lorsque Léon Rivière décide de s'associer au comte Lagrange pour former une « Grande Écurie ». Ils se partagent alors entre La Morlaye et Newmarket.

Lors de la rupture de cette association, Henry Jennings quitte La Morlaye pour La Croix Saint-Ouen, où il entraîne les chevaux du duc de Morny, logés au château d'Aramont, près de Verberie, dont le propriétaire est Hippolyte Mosselman⁽⁴⁴⁾. À la mort de Morny en 1865, il devient entraîneur public, c'est-à-dire qu'il n'est plus au service exclusif des chevaux d'un propriétaire, mais qu'il entraîne des chevaux que lui confient divers propriétaires pourtant rivaux lors des compétitions. Henry Jennings a par ailleurs des liens étroits avec les Carter. Il a été formé, comme nous l'avons vu, par le fondateur de la dynastie, Thomas Carter, dont il a épousé la sœur Anne⁽⁴⁵⁾. Un autre Thomas Carter, neveu du précédent, a exercé ses talents à La Croix, avant d'entraîner les chevaux du comte de Lagrange⁽⁴⁶⁾ à Royallieu. Le duc de Morny et le comte de Lagrange sont des passionnés de courses, et des personnalités en vue sous le Second Empire. Le choix qu'ils font des environs de Compiègne pour entraîner leurs chevaux n'est pas un hasard, et ne s'explique

(44) THIBAUT (Guy), *op. cit.*, p. 88 : « Henry Jennings quitte La Morlaye, appelé par le duc de Morny à entraîner ses chevaux logés dans les écuries louées à Hippolyte Mosselman à La Croix-Saint-Ouen dans la forêt de Compiègne. Au décès de Morny survenu au printemps 1865, Henry Jennings décide de devenir entraîneur public. » BOULENGER (Marcel), dans *Le Duc de Morny, prince français*, Paris, Hachette, 1925, p. 171, note que « le duc de Morny avait d'abord confié ses chevaux à l'entraîneur Tom Hurst de La Morlaye, village voisin de Chantilly. Il les remit ensuite à Jennings, établi à la Croix Saint-Ouen, près de Compiègne : ce qui paraît un endroit bien éloigné pour un temps où les vans, destinés aux déplacements des chevaux de courses, étaient rares encore, les routes mauvaises, le plus souvent pavées, et le chemin de fer fort mal outillé — c'est le moins qu'on puisse écrire, en vue de transporter des chevaux de prix. Mais Jennings était un entraîneur de race, ainsi que le déclare Villemessant, et les coureurs (toujours en style Villemessant) de Morny se trouvaient en bonnes mains. » PATURIER (Maurice), dans *Morny et son temps*, Paris, Le cercle du nouveau livre d'histoire, 1969, p. 38, note pour sa part que l'écurie de Morny fut pour finir transportée à Viroflay, près de Versailles. Voir également LAROCHE (M^{me} Jules), *Second Empire. Notes et souvenirs*, Paris, Les éditions G. Crès et Cie, sd, p. 119.

Sur les Mosselman en tant qu'entrepreneurs, se reporter à la notice MOSSELMAN (Alfred), dans BARJOT (Dominique) [sous la direction de], *Patrons du Second Empire - Anjou, Normandie, Maine*, Paris, Picard / éditions Cenomane, 1991, pages 169 à 171.

(45) Anne Carter meurt en juin 1887. Henry Jennings se remarie alors, à 74 ans, à Mathilde Watkins, née à La Croix Saint-Ouen en 1866. Après avoir exercé son activité d'entraîneur à La Croix jusqu'en 1888, il meurt en Angleterre en 1893. Un dernier Carter s'installe durablement comme entraîneur à Compiègne, Richard Carter, dit Richard Carter *senior*, né à Glatigny près de Versailles, en 1839, et qui mourra à Compiègne en 1923. Sur les Carter, voir les notes 30, 34 et 35.

(46) Sur ce point, voir THIBAUT (Guy), *op. cit.*, p. 84. Pour une biographie générale de Lagrange (Joseph-Barthélémy-Frédéric, comte de), se reporter au *Dictionnaire de biographie française*, Tome XIX, Paris, Librairie Letouzey et Ané, 2001, colonnes. 275 et 276. Pour une biographie du *sportsman*, se reporter à THIBAUT (Guy), *op. cit.*, p. 84. Pour une étude sur l'entrepreneur, se reporter à la notice qui lui est consacrée dans *Les Patrons du Second Empire - Anjou, Normandie, Maine*, sous la direction de BARJOT (Dominique), Paris, Picard / éditions Cenomane, 1991, pages 136 et 137. Pour une biographie de l'homme politique, se reporter à la notice qui lui est consacrée dans ANCEAU (Eric), *Dictionnaire des députés du Second Empire*, Rennes, PUR, 1999, p. 207 et 208. A consulter également, le *Dictionnaire des parlementaires français (1789-1889)*, ROBERT (Adolphe), BOURLOTON (Edgar) et COUGNY (Gaston) [sous la direction de], Genève, Slatkine, 2000, tome III, pages 531 et 532.

pas uniquement par la proximité de Chantilly, ou des considérations matérielles ou techniques.

Le personnel politique du Second Empire, les chevaux et les courses

À la suite de Nicole de Blomac, on peut noter que la question hippique est une question éminemment politique⁽⁴⁷⁾. La présence d'hommes de cheval à Compiègne, à partir du Second Empire, s'explique en effet aussi, et peut-être surtout, par la présence de la cour lors des Séries⁽⁴⁸⁾. Avec le coup d'État du 2 décembre 1851, c'est en effet toute une équipe de *sportsmen*, amateurs de chevaux, et souvent membres de la « *faction du Jockey Club* », qui accède au pouvoir. « *Auguste de Morny, président du Corps législatif à partir de novembre 1854, Alexandre Walewski, ministre des Affaires étrangères puis ministre d'État (24 novembre 1860), Victor Fialin de Persigny, deux fois ministre de l'intérieur, ou Achille Fould, ministre de la Maison de l'Empereur jusqu'en 1860 puis ministre des Finances [...]* », sans compter le « *premier veneur, Napoléon Edgar Ney d'Elchingen, prince de la Moskowa à la mort de son frère, [...] Émile Félix Fleury [...] vice-empereur du cheval* » et « *Stéphane de Pierres, premier écuyer de l'impératrice* »⁽⁴⁹⁾.

Nous ne nous attarderons pas à dénombrer les membres du Conseil privé, ou les sénateurs, eux aussi amateurs de chevaux de course. Ce personnel politique est en effet à l'image de son maître, Napoléon III, bon cavalier contrairement à son oncle⁽⁵⁰⁾. Le général comte Fleury en témoigne dans ses *Mémoires*. « *Le prince [...] était très beau cavalier. Il avait une belle et fière prestance. Ayant le buste long pour ses jambes, il n'en était que mieux à cheval. Sans être très solide en selle, il était très entreprenant, avait bonne main, sautait volontiers les obstacles. Il savait tirer parti de sa monture, la faire briller devant la troupe et en public, mettant ainsi en pratique son expérience acquise à la chasse en Angleterre et les principes d'équitation à l'allemande qui lui avaient été inculqués dans sa première jeunesse. Si, en effet, il excellait dans les huntings, il s'était fait une véritable notoriété comme passeur [habile à franchir les obstacles]. Il n'était pas moins renommé pour son agilité, lorsqu'en Suisse, à l'école d'artillerie de Zurich, il sautait à la volée sur son cheval et montait sans étrier.* » Et Fleury d'évoquer sa belle jument Lizzi, qui mourut en 1855, pour laquelle il avait « *l'affection de l'Arabe pour son coursier* ». L'Empereur aimait enfin à mener lui-même des attelages, parfois de manière assez aventureuse⁽⁵¹⁾.

(47) BLOMAC (Nicole de), *La gloire et le jeu. Des hommes et des chevaux, 1766-1866*, Paris, Fayard, 1991.

(48) Pour une rapide mise au point sur les séries de Compiègne et leur ambition politique, se reporter à GEORGIN (Eric), « Les Séries ou Compiègne », dans *Mémoire de Compiègne*, éditions Jacques Marseille, 2003, pages 112 et 113, et à l'article « Bonapartisme » du *Dictionnaire de la politique et de l'administration*, BERNARD (Guillaume), DESCHODT (Jean-Pierre) et VERPEAUX (Michel) [sous la direction de], Presses universitaires de France, 2011.

(49) BLOMAC (Nicole de), *op. cit.*, p. 246 et 247.

(50) Même pendant son incarcération à Ham, après sa tentative de soulèvement avortée de Boulogne en 1840, Louis-Napoléon continue à pratiquer l'équitation dans l'enceinte de la forteresse.

(51) FLEURY (général comte), tome I, pages 199 et 200. Voir également p. 82.

Le duc de Morny et le comte de Lagrange, bonapartistes et *sportsmen*

La passion du duc de Morny pour les chevaux est bien connue. Il a pratiqué le *steeple-chase* à une date où les courses de haies étaient peu prisées. On sait par ailleurs le rôle qu'il a joué dans la construction des hippodromes de Longchamp et Deauville⁽⁵²⁾. Nous savons déjà que le demi-frère de Napoléon III faisait entraîner par Henry Jennings les chevaux qu'il avait en pension chez Hippolyte Mosselman. Hippolyte, et son frère Alfred Mosselman, sont issus d'une longue lignée de marchands bruxellois. La fortune de la famille repose en particulier sur l'achat en 1813 de la mine de zinc de la Vieille Montagne, située en Belgique près de la frontière prussienne. La famille développe alors des laminoirs en Prusse, en Angleterre, et en Normandie, qui font sa fortune. Hippolyte est un dandy du Boulevard, qui est surtout connu comme amant d'Aglé Savatier, dite Apollonie Sabatier, plus connue sous le nom de *la Présidente*, qui fut le modèle d'Auguste Clésinger pour sa *Femme piquée par un serpent*⁽⁵³⁾. Il est lié à Morny, qui fut l'amant d'une de ses soeurs, la comtesse Le Hon⁽⁵⁴⁾. Morny et Alfred Mosselman, frère d'Hippolyte, siègent pendant trente ans au conseil d'administration de la Société de la Vieille Montagne, dont le président est le comte Le Hon, un temps ambassadeur de Belgique en France, et négociateur du mariage du premier roi des Belges avec une fille du roi des Français Louis-Philippe, célébré à Compiègne en 1832⁽⁵⁵⁾. On notera par ailleurs que la comtesse Le Hon a contribué au financement de la campagne présidentielle de Louis-Napoléon Bonaparte en 1848, puis du coup d'État du 2 décembre 1851. Passons maintenant au cas du comte Lagrange (1815-1883), dont Thomas Carter

(52) Nombreuses mentions dans THIBAUT (Guy), *op. cit.*, en particulier p. 78 pour Longchamp, et 90 pour Deauville. À compléter par BLOMAC (Nicole de), *op. cit.*

(53) Ce marbre fit scandale au Salon de 1847. Sur Apollonie Sabatier (1822-1890), se reporter à l'article de KOPP (Robert), dans le *Dictionnaire du Second Empire*, TULARD (Jean) [sous la direction de], Paris, Fayard, 1995, p. 1151 et 1152. Par erreur, l'auteur fait d'Apollonie Sabatier la maîtresse d'Alfred Mosselman, le plus connu des deux frères. Sur Hippolyte Mosselman et sa maîtresse (demi-mondaine plus connue comme Muse inspiratrice de Beaudelaire) se reporter au *Journal des frères GONCOURT*. L'index de l'édition Bouquins précise, à son propos : « Fils d'un riche propriétaire minier de Belgique, frère de la comtesse Lehon, dandy du Boulevard, ami d'Alfred Tattet, entretient M^{me} Sabatier ». Les Goncourt notent à son propos, p. 26 du tome II, que « pour un homme d'argent [il] n'était pas si bête ». À propos de M^{me} Sabatier, se reporter au tome I, p. 856 : « [...] la maîtresse de Mosselman, la Présidente, comme on l'appelle ici d'un nom familier, M^{me} Sabatier, la femme qui a servi de modèle à la Bacchante de Clésinger une vraie bacchante avec une grâce lâche, un nonchaloir abandonné dans les mouvements, une volupté enlaidissante ; mais la graisse l'envahit ; ses épaules se plaignent de sang : l'âge refait à la Jordaens cette déesse de Rubens. »

(54) Pour une biographie de la comtesse Le Hon, se reporter à l'article qui lui est consacré dans le *Dictionnaire du Second Empire*, *op. cit.*, p. 723. Sur les rapports de Morny avec les Mosselman et la comtesse Le Hon, se reporter à VIEL CASTEL (Horace de), *Mémoires sur le règne de Napoléon III (1851-1864)*, texte intégral présenté et annoté par ANCEAU (Eric), Paris, Robert Laffont, collection Bouquins, p. 593. Pour une biographie de la comtesse Le Hon, se reporter à l'article qui lui est consacré dans le *Dictionnaire du Second Empire*, *op. cit.*, p. 723. Sur les rapports de Morny avec les Mosselman et la comtesse Le Hon, se reporter à VIEL CASTEL (Horace de), *op. cit.*, p. 593.

(55) Sur le rôle de Charles Le Hon, négociateur du mariage de Louise d'Orléans, fille de Louis-Philippe I^{er}, avec le roi des Belges Léopold, et premier ministre plénipotentiaire de Belgique auprès du gouvernement de Juillet, se reporter à *Louise et Léopold. Le mariage du premier roi des Belges à Compiègne*, Paris, Édition de la Réunion des musées nationaux, 2007, pages 10 et suivantes.

entraîne les chevaux à Royallieu⁽⁵⁶⁾. Son nom apparaît dans l'*Annuaire du Progrès de l'Oise* de 1867, et celui de 1869. Il confie alors ses chevaux au deuxième des frères Jennings, Thomas dit Tom, qu'il a recruté alors qu'il achetait l'écurie d'Alexandre Aumont en septembre 1856, et à Thomas Carter neveu, que nous avons rencontré dans les recensements de Royallieu. Le comte de Lagrange est à plus d'un titre représentatif des élites du Second Empire, dont il est l'un des plus fidèles soutiens. Né le 21 juin 1815, et non pas le jour de la « défaite glorieuse » de Waterloo comme certains ont pu le dire, il est le fils du général d'Empire Joseph de Lagrange. Agriculteur, éleveur, industriel, et financier⁽⁵⁷⁾, il exploite un domaine à Dangu, dans l'Eure, où il a créé un haras réputé. Député du Gers, bonapartiste notoire, il est élu et réélu en 1849, 1852, 1857, 1863, et 1869 avec des majorités écrasantes⁽⁵⁸⁾. Sa carrière politique ne prendra fin que le 20 février 1876, date à laquelle il est battu par un candidat républicain⁽⁵⁹⁾.

Comme Morny, le comte Lagrange est aussi un grand nom du milieu des courses au XIX^e siècle. Selon Nicole de Blomac⁽⁶⁰⁾, il est en effet représentatif de cette deuxième génération de propriétaires de chevaux de course qu'elle qualifie de « *nouveaux capitalistes* ». N'est-il pas en effet l'un des quinze notables les plus imposés pendant la monarchie de Juillet⁽⁶¹⁾? Cette génération est très différente de la précédente, dont l'un des représentants typiques fut le prince de Beauvau, pour qui « *les courses [...] n'étaient qu'un délassement et n'avaient d'autre but que l'amélioration; ils ne cherchaient point à en faire une affaire et à écraser leurs concurrents sous de poids de [leurs] succès* »⁽⁶²⁾. Ce *sportsman* « capitaliste » veut battre les Anglais sur leur propre terrain, celui des courses⁽⁶³⁾. Et il réussit à atteindre son but, puisque son cheval *Gladiateur* fut le premier pur sang né et élevé en France à gagner le *Derby* d'Epsom le 31 mai 1865. À l'annonce de cette nouvelle, le Jockey Club illumina. Cette victoire suscita en effet une vague d'orgueil national en France. *Gladiateur* devient pour les journalistes le « *vengeur de Waterloo* »⁽⁶⁴⁾, et son exploit est célébré en vers de mirlitons : « *la France a triomphé; Albion confondue n'ose de son échec mesurer l'étendue* ». Lorsqu'il reparut au Corps législatif, les députés l'accueillirent

(56) Sur les écuries de Royallieu, se reporter à la communication de M^{me} Bonnet-Laborderie, ainsi qu'à l'article de M^{me} Sibertin-Blanc Durand.

(57) Il possède une usine de zinc. Pour plus de détails, se reporter à la notice qui lui est consacrée dans *Les Patrons du Second Empire - Anjou, Normandie, Maine*, sous la direction de BARJOT (Dominique), *op. cit.*

(58) Pour sa carrière politique, se reporter à la notice de ANCEAU (Eric), *op. cit.* Il a été candidat officiel sous le Second Empire. Pour sa carrière politique, se reporter à la notice de ANCEAU (Eric), *op. cit.* Il a été candidat officiel sous le Second Empire.

(59) Il sera de nouveau battu aux élections d'octobre 1877.

(60) BLOMAC (Nicole de), *op. cit.* pages 260/61, et 270/71 (« Le sang, la fortune, et la gloire de *Gladiateur* »).

(61) ANCEAU (Eric), *op. cit.*

(62) Nécrologie du comte de Blangy, dans l'*Annuaire du département de la Manche* de 1859, cité par N. de BLOMAC, *op. cit.* p. 261.

(63) BLOMAC (Nicole de), *op. cit.*, p. 271.

(64) Sur l'importance de la bataille de Waterloo pour les générations nées après 1815, se reporter à LARGAUD (Jean-Marc), *Napoléon et Waterloo, la défaite glorieuse de 1815 à nos jours*, Paris, La Boutique de l'Histoire éditions, 2006. L'auteur n'y fait aucune allusion à la victoire de *Gladiateur*, ni au comte de Lagrange.

debout, et Napoléon III lui fit remettre la croix d'officier de la Légion d'honneur⁽⁶⁵⁾. Morny et Lagrange, dont les noms sont associés à Royallieu et La Croix Saint-Ouen, n'ont donc pas pour seul dénominateur commun la production de zinc, la Normandie et un bonapartisme à chaux et à sable. Ils se connaissent familièrement, et partagent une même passion pour les chevaux. C'est ainsi qu'ils accompagnent tous les deux Napoléon III dans sa visite au haras du Pin, comme le rapporte le général comte Fleury. « Avec son [Napoléon III] autorisation et pour lui faire cortège, j'avais prié quelques-uns de ses amis, connaisseurs en chevaux, constituant pour ainsi dire un aréopage. C'étaient le duc de Morny, le duc d'Albufera, le prince de la Moskowa, le comte Lagrange (sic), le comte Lehon, le général de Goyon, et plusieurs autres dont j'oublie les noms. »⁽⁶⁶⁾

Compiègne, « Versailles des Bonaparte » ?

On ne s'étonnera plus de voir figurer deux bonapartistes notoires, « amis » de Napoléon III, parmi les propriétaires qui ont préféré faire entraîner leurs chevaux à Compiègne plutôt qu'à Chantilly. Ce choix est avant tout politique. On sait combien la ville de Chantilly est liée au souvenir et à l'action de la famille d'Orléans. Ernest Daudet a pu d'ailleurs la qualifier de « Versailles des Orléanistes »⁽⁶⁷⁾. Le duc d'Orléans et le duc de Nemours ont en effet beaucoup contribué au succès des courses sur la pelouse de Chantilly, à tel point que l'amour des courses a pu constituer une manière de manifester publiquement son attachement aux Orléans. On peut enfin noter que Louis-Napoléon Bonaparte a cherché, en mars 1848, à obtenir restitution, par voie judiciaire, du domaine de Chantilly qu'il considérait comme sien, puisqu'il avait fait partie des biens que son père Louis, ancien roi de Hollande, possédait en 1814⁽⁶⁸⁾.

Il y a donc tout lieu de penser que le choix de Compiègne et La Croix Saint-Ouen comme lieu d'entraînement de leurs chevaux par des *sportsmen* notoirement proches de Napoléon III s'explique par une manifestation publique d'attachement à l'Empire et à la dynastie des Bonaparte. Le duc de Morny et le comte de Lagrange étaient en effet invités régulièrement aux Séries organisées à Compiègne à l'automne, pendant la saison de la chasse, et dont l'un des buts était de rallier les notables et les élites françaises de toutes tendances au nouveau régime. C'est ainsi

(65) BLOMAC (Nicole de), *op. cit.*, pages 270 et 271, « Le sang, la fortune, et la gloire de *Gladiateur* », ainsi que Guy THIBAULT, *op. cit.*, p. 84.

(66) FLEURY (général comte), *op. cit.*, tome II, p. 247.

(67) Sur ce point, se reporter à BLAY (Jean-Pierre), *op. cit.*, en particulier au tome II, pages 44, 67, 330 et 331 notamment. C'est dans l'article nécrologique qu'il consacre au duc d'Aumale dans *le Figaro* du 17 octobre 1899, qu'Ernest Daudet utilise cette formule. Voir BLAY (Jean-Pierre), *op. cit.*, pages 330 et 331. Pour lui, Chantilly était le « Versailles des Orléanistes » sous la monarchie de Juillet.

(68) On notera par ailleurs que les décrets des 22 et 27 janvier 1852 confisquent les biens de la famille d'Orléans en France. L'opposition a pu parler à l'époque du « premier vol de l'Aigle ».

que le comte de Lagrange fut invité en 1856, 1857, 1858, 1859, 1861, 1862, 1863 et 1865⁽⁶⁹⁾. Napoléon III a dû apprécier cette volonté d'affirmer le prestige de Compiègne, séjour des Bonaparte, face à Chantilly, associé au souvenir de la famille d'Orléans alors en exil. Si Chantilly a été le « *Versailles des Orléanistes* », Compiègne n'a-t-il pas cherché à devenir le « Versailles des Bonaparte » ?

Une communauté anglaise marginale ou intégrée ?

Les communautés anglaises de Compiègne et La Croix Saint-Ouen sont-elles restées en marge, ou se sont-elles fondues peu à peu dans la masse de la population ? Constatons d'abord que, comme à Chantilly, les Anglais ont souvent vécu entre eux, dans des écarts ou lieux dits. À La Croix, c'est Le Bac, à Compiègne, Royallieu. On notera ensuite qu'une partie importante de ces Anglais sont des jeunes gens de milieux très modestes, les *lads*, qui ne font que de courts séjours à Compiègne. Ils font en effet partie d'un milieu hippique qui a sa propre logique, et forme un réseau à l'échelle de la France, et même, plus largement, de la France et de l'Angleterre. Compiègne n'est alors pour eux qu'une étape d'un « tour de France hippique ». On notera par ailleurs que les mariages mixtes sont nombreux⁽⁷⁰⁾. C'est ainsi que sur 41 mariages célébrés à l'église anglicane de Compiègne entre 1869 et 1909, les 3/4 sont mixtes, soit 31. Ce qui, ajouté au tarissement des flux consécutif à la Première Guerre mondiale (sans parler du retour de certains Anglais chez eux, comme nous l'avons précédemment noté), contribue à leur assimilation dans la population locale. Qui plus est, la loi de 1889 donne la nationalité française aux enfants d'étrangers nés sur le sol français.

Les lieux de sociabilité anglaise étaient par ailleurs limités. Pas de cafés anglais, pas de commerçants, pas de clubs, pas d'école, contrairement à Chantilly⁽⁷¹⁾. L'*Annuaire Paul Douai du département de l'Oise* de 1908 mentionne tout au plus un club de cricket (U.S.F.S.A). Fondé en 1898, il a à cette date pour président d'honneur le très anglophile Robert-Mortimer Fournier-Sarlovèze, maire de Compiègne ; pour vice-présidents d'honneur le général French, le comte de l'Aigle, le comte Foy, le baron Foy, le capitaine A. Martinie (un Français que nous avons mentionné plus haut comme entraîneur), Richard Carter, et un certain Barton que la liste alphabétique des habitants de Compiègne ignore ; pour président le chapelier J.-H. Moores ; et pour vice-présidents H. Newcomb, Sabine, Anderson, Jacob, Groislard, Raymond, A.-B. Moores, Caron, et B.-H. Willian. En outre, le trésorier de l'U.S.F.S.A est J.-W. Bardsley ; le secrétaire, S. Millington ; le capitaine, J.-W. Beardsley ; le vice-capitaine, S.-F. Bardsley. Les membres du comité sont : R. M. Lean, A. Wilde, J. Jenny,

(69) Bibliothèque du château de Compiègne, carton *Renseignements - Les séries à Compiègne*. Voir la *Liste des invités par Séries* en particulier.

(70) Les registres de baptêmes et mariages de l'église anglicane de Compiègne sont conservés au *St-Peter's Church Center* de Chantilly.

(71) Sur les lieux de la sociabilité anglaise à Chantilly, se reporter à BLAY (Jean-Pierre), *op. cit.*, tome II, pages 236 à 274.



Robert Mortimer Fournier-Sarlovèze, maire de Compiègne de 1904 à 1935.
a contribué à la fondation de nombreux clubs sportifs compiégnais.
Coll. Éric Georgin





Buste de Fournier-Sarlovèze par Eugène Désiré Piron (Dijon, 1875 – Aix-en-Provence, 1928). Il est daté de 1911, et se trouve au golf de Compiègne. Ayant appris à jouer au golf avec des Anglais lors d'une convalescence à Dinard en 1886, Fournier-Sarlovèze prit l'initiative de fonder le club de Compiègne en 1896 – septième plus ancien de France, mais premier d'initiative française. Il s'installa sur le champ de courses du Putois, qui n'accueillait que deux ou trois courses hippiques par an. Les épreuves de golf des Jeux olympiques de 1900 s'y déroulèrent.

J.-M. Lean, T.J. Hopwood, Wilshaw, et S. F. Bardsley⁽⁷²⁾. Comme on le voit, ce club de cricket est très majoritairement dirigé par des Anglais, les Français étant surtout présents dans les postes honorifiques. C'est donc l'un des rares pôles de la sociabilité anglaise à Compiègne au début du siècle.

On peut également signaler une présence anglaise dans l'organigramme de la Société des Courses de Compiègne⁽⁷³⁾. Richard Carter (qui a dessiné les pistes du champ de courses) fait en effet partie des commissaires du comité des courses, mais il est le seul Anglais sur les quatorze commissaires⁽⁷⁴⁾. Dans aucun autre club sportif compiégnais on ne relève de nom anglais ou d'apparence anglaise dans les organigrammes, sauf peut-être un certain G. Munroe, membre du bureau de la Société de Sport de Compiègne. Cette société, fondée le 1^{er} octobre 1897, utilise le Champ de courses de Compiègne pour y pratiquer les « *Jeux de Golf; de Lawn-Tennis; de Croquet; de Polo; Tir à l'arc; Tir aux Pigeons; Patinage; Escrime* »⁽⁷⁵⁾.

Le lieu de sociabilité anglaise par excellence à Compiègne est en fait l'église anglicane, où le culte ne peut être célébré qu'en anglais⁽⁷⁶⁾, et dont les promoteurs et les responsables sont anglais. L'église *St-Andrew's* est inaugurée le 6 mai 1868, Avenue royale, cinq ans avant l'inauguration de *St-Peter's Church* à Chantilly⁽⁷⁷⁾.

(72) *Annuaire Paul Douai du département de l'Oise*, Paris, 1908, p. 531, pour le club de cricket et p. 532 pour la Société des Courses de Compiègne.

(73) Pour un rapide historique du Champ de courses de Compiègne, se reporter à GEORGIN (Éric), « 1888. Inauguration du champ de courses », dans *Mémoire de Compiègne, op. cit.*, pages 122 et 123. Voir également « Le sport à Compiègne et en Picardie (1860-1930) », *Annales historiques compiégnaises*, n° 51 / 52, automne 1992.

(74) Ni la Société Hippique de Compiègne, ni l'Union Sportive Compiénoise, ni le Rugby-Club Compiègne, ni l'Automobile-Club de l'Oise, ni le Sport Nautique Compiégnais, ni la Société de Paume, ni les Compagnies d'Arc, pas même les Pêcheurs à la Ligne ne comptent dans leur organigramme de nom anglais ou à consonance anglaise. Voir l'*Annuaire Paul Douai du département de l'Oise*, Paris, 1908, pages 530 à 532. Sur le rôle de R. Fournier-Sarlovèze dans l'organisation des sociétés sportives de Compiègne, se reporter aux études citées dans la note 73.

(75) Le maire de Compiègne participa aux épreuves de Polo des Jeux olympiques de 1900, en tant que membre du Bagatelle Polo Club de Paris. Son équipe y remporta une médaille de bronze. On rappellera que les épreuves de golf lors des Jeux olympiques de 1900 eurent lieu à Compiègne. Sur ce dernier point, se reporter à JEANNEAU (Georges), *Le Golf et les Jeux Olympiques*, Fédération française de Golf, 2003, pages 16 à 21.

(76) Se reporter au dossier *Création église St-André - 1868*, dans la liasse 4 P Cultes divers. Église anglicane, des Archives municipales de Compiègne. L'arrêté du Ministre de la Justice et des Cultes en date du 20 juillet 1868, qui autorise l'ouverture « *de l'oratoire destiné à l'exercice du culte Anglican, construit dans la ville de Compiègne (Oise), sur le Boulevard des Avenues* », stipule en effet, dans son article 2, que « *l'office divin devra y être exclusivement en langue anglaise* ». L'*Annuaire du Progrès de l'Oise pour l'arrondissement de Compiègne* de 1869 précise : « *Culte. Culte anglican. Église Saint-André, boulevard des Avenues, érigée par l'honorable mistress Russell Baringthon (sic). Chapelain, le révérend M. Mason. - Offices les dimanches à dix heures et à trois heures* ».

(77) Se reporter à la contribution de GEORGIN (Éric), « L'église anglicane de Compiègne, de sa construction à sa reconstruction (1867-1927) », reproduite dans la partie *varia* des présents actes.

Conclusion

L'aperçu trop rapide d'Ardouin-Dumazet sur la communauté anglaise de Compiègne semble donc faussé par la longue description, très documentée, qu'il a donnée de celle de Chantilly⁽⁷⁸⁾. Certes, les Anglais de Compiègne et des environs ont eu pendant un peu plus d'un demi-siècle une certaine visibilité, puisque des îlots de peuplement bien repérables, une spécialisation très nette des professions exercées, et l'existence d'un lieu de culte et d'un desservant permanent (dont ne bénéficiait pas la communauté réformée), ont contribué à donner une touche insulaire au paysage compiégnais.

Pourtant, à la date où paraît *Voyage en France*, c'est-à-dire après la Première Guerre mondiale, la présence d'Anglais à Compiègne et dans les environs n'est déjà plus qu'un souvenir⁽⁷⁹⁾, même si le très anglophile Robert-Mortimer Fournier-Sarlovèze cherche à les attirer de nouveau dans sa ville. La présence d'une colonie anglaise essentiellement vouée aux chevaux aura été, en somme, l'une des dernières manifestations d'un Compiègne royal, impérial, notabiliaire et aristocratique. Les Jennings et Carter, ainsi que l'honorable Dame Russell Barrington, venus dans le sillage d'un Lagrange ou d'un Morny, témoignent de l'attraction exercée sur les élites de France et d'Europe par les séjours compiégnais de la dernière cour de France.⁽⁸⁰⁾ Au lendemain de cette « guerre civile européenne » de 1914-1918 dénoncée par le maréchal Lyautey, alors que l'impératrice Eugénie vient de mourir, c'est toute une Europe impériale et royale qui disparaît avec elle. Pour Compiègne, c'est la fin d'un monde. La guerre de 1870 et la chute du Second Empire l'avaient « découronnée », le triomphe du principe démocratique en Europe accélère le déclin d'une ville au destin étroitement lié aux quatre dynasties qui se sont succédé sur le trône de France.

Les Anglais de Compiègne ont été les témoins des derniers feux d'une ville de cour.

(78) ARDOUIN-DUMAZET (Victor-Eugène), *op.cit.*, p. 264 à 268.

(79) Le carton *Renseignements – Les séries à Compiègne* de la Bibliothèque du château de Compiègne permet de mesurer la forte présence anglaise parmi les invités des Séries. On n'y relève pas le nom de Maria-Jane Bowes Lyon, mais rares sont les séries qui ne comptent pas d'invités anglais. Sur les rapports de Napoléon III avec l'Angleterre, se reporter notamment à *Napoléon III et la reine Victoria. Une visite à l'Exposition universelle de 1855*, Paris, RMN, 2008.

(80) MAYER (Arno), *La persistance de l'Ancien Régime. L'Europe de 1848 à la Grande Guerre*, Paris, Flammarion, 1983. Pour Compiègne, se reporter à la note 40.